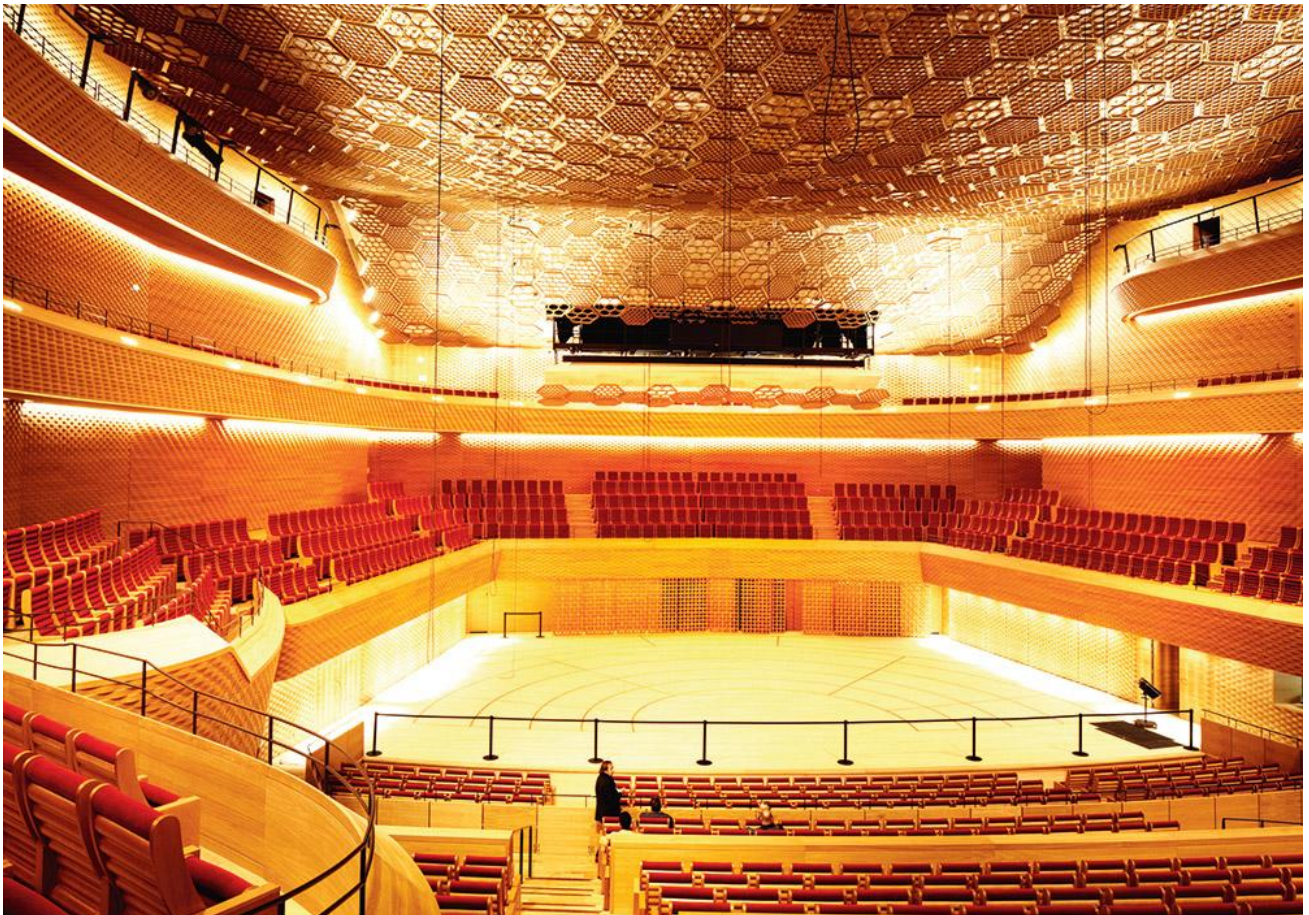




Voyage en trois escales au nouvel Auditorium de la Seine musicale



On a testé par trois fois, dans des configurations différentes, le tout nouvel Auditorium de la Seine musicale, installé sur l'île Seguin. Qu'il s'agisse d'acoustique, d'esthétique ou de dispositif scénique, le bilan est triplement positif.

Depuis l'extérieur de la Seine musicale, l'Auditorium, en forme d'œuf, se voit de loin. Que l'on sorte du métro, au terminus de la ligne 9, ou que l'on arrive du tramway T2, c'est le premier aperçu que l'on a du nouveau complexe installé sur l'île Seguin. Sertie dans une résille de verre et de bois, habillée sur sa « coque acoustique » de petits carreaux de céramique au vert changeant, la salle de 1 150 places séduit avant même qu'on en découvre l'intérieur, lequel paraît à la fois élégant, chaleureux et douillet. Le bois y prédomine, couleur miel, et les hexagones de bois qui décorent le plafond accentuent l'impression de se retrouver dans une ruche musicale. Conçus pour ne rien changer à l'acoustique, qu'ils soient ou non occupés (un avantage conséquent pour les musiciens en répétition), les fauteuils rouges offrent une assise aussi confortable que leur signalétique, chaque siège étant estampillé de son numéro... et de sa lettre de rang.



Samedi 22 avril, jour d'inauguration, les circulations entre le dehors et le dedans n'étaient pas des plus aisées. Il y eut même une succession d'embouteillages, le premier pour accéder aux escalators montant à l'Auditorium, le deuxième dans les coursives, le troisième devant les portes. Jeudi 11 mai, les allées et venues du public étaient déjà beaucoup plus fluides. Reste la question essentielle : comment sonne l'Auditorium, et comment fonctionne-t-il en situation de concert/spectacle ? On l'a testé par trois fois. Pour un résultat triplement convaincant.

Mardi 18 avril – Concert d'inauguration de la Maîtrise des Hauts-de-Seine

Ce sont des voix d'enfants, d'adolescents et de jeunes adultes qui résonnent pour la première fois en public dans la salle flambant neuve. Désormais installée à la Seine Musicale, la Maîtrise des Hauts-de-Seine propose, pour son concert inaugural, tout l'éventail des talents de cet ensemble de cinq cents chanteurs de 5 à 25 ans, qui se produit régulièrement, entre autres spécialités, à l'Opéra national de Paris. L'acoustique se montre favorable aux voix, solistes et chorales, depuis l'extrait de spectacle chanté par les 5-7 ans jusqu'au délirant finale de *La Belle Hélène* d'Offenbach célébré par l'ensemble Unikanti, en passant par le *Requiem* de Fauré et son *Pie Jesu* confié à un jeune garçon, dont la claire voix de soprano semble remplir l'espace sans effort.

A l'inverse, le terrifiant *Dies Irae* du *Requiem* de Verdi, chanté à pleins poumons par l'ensemble de la Maîtrise, ne suscite aucun sentiment de saturation. A l'initiative de Gaël Darchen, patron de la Maîtrise, on écoute même le silence, l'espace d'un instant : comme il se doit pour une salle de concert moderne, construite comme une « boîte dans la boîte », l'Auditorium est bien isolé, et devrait pouvoir fonctionner sans dommages en même temps que la Grande Seine, sa voisine consacrée aux musiques amplifiées.

Samedi 22 avril – Concert d'inauguration d'Insula Orchestra

Ce soir d'inauguration officielle, avec discours de remerciements et découpage de rubans, on passe en configuration symphonique, avec l'Insula Orchestra de Laurence Equilbey, l'autre formation en résidence à la Seine Musicale. Doté d'un programme à surprises, là encore destiné à montrer toutes les ressources de la salle, le concert se découpe en trois phases, l'une ludique et légère autour de *La Finta Giardiniera* de Mozart (dans sa version allemande), l'autre dramatique avec des fragments du très romantique *Freischütz* de Carl Maria von Weber (dans sa version française), la dernière fédératrice et euphorisante, avec Bertrand Chamayou au piano et le chœur Accentus au fond du plateau pour la *Fantaisie pour piano, chœurs et orchestre* de Beethoven. Les belles voix de Sandrine Piau, Anaïck Morel, Florian Sempy et Stanislas de Barbeyrac rayonnent tous azimuts depuis le plateau, les balcons, le haut du parterre, tandis que le comédien Nicolas Carpentier profite d'une sonorisation discrète.

Côté orchestre, on perçoit une réverbération limitée et une certaine matité du son, sans que l'on puisse parler de sécheresse. Cordes, vents et percussions ressortent nettement, de manière plutôt équilibrée, le piano s'affirme tranquillement face au chœur et à l'orchestre, et la fusion finale des voix instrumentales et chorales n'amène, là encore, aucune sensation de saturation. Il se peut que d'autres spectateurs aient d'autres impressions – l'Auditorium, construit « en vignoble » comme celui de Radio-France et comme la Philharmonie de Paris, répartit le public tout autour du plateau, et la perception du son varie probablement en fonction des places, notamment en ce qui concerne les voix chantées.

Jeudi 11 mai – “La Création”, première production scénique

Laurence Equilbey a beaucoup insisté pour cela, la nouvelle salle peut faire apparaître une fosse d'orchestre, ce qui permet d'envisager des productions scéniques. La première n'aura pas tardé : grand oratorio de Joseph

[Visualiser l'article](#)

Haydn, qui y raconte la Genèse à travers une écriture musicale somptueusement imagée, *La Création* est proposée les 11 et 12 mai dans une mise en scène de Carlus Padrissa, du collectif catalan La Fura del Baus. Pour ne pas compromettre le confort visuel et auditif des spectateurs, les places derrière la scène ont été condamnées, réduisant d'autant la jauge de l'Auditorium – plein comme l'œuf auquel il ressemble tant.

Tout le monde (avec un petit doute concernant les spectateurs perchés au bout des deux balcons de bord de scène) est donc en mesure de profiter de la scénographie, qui s'organise autour d'une grue-aquarium (un peu bruyante), de grands panneaux toilés servant d'écrans mobiles pour les projections, de tablettes numériques utilisées tantôt comme partitions, tantôt comme fragments de décor animé, de costumes avec LED intégrées, et d'une collection de gros ballons blancs gonflés à l'hélium. L'emploi de ces derniers comme surface de projection procure des instants de pur enchantement, de même que la spatialisation du chœur, qui l'entraîne à deux reprises au plus près des auditeurs. Pour le reste, les variations imaginées par Carlus Padrissa autour des lettres ADN trouvées dans HAYDN donnent un spectacle inégalement pertinent, mais concluant sur un point : l'Auditorium se prête vraiment à ce genre d'expérience.

Savant effet de crescendo

Et quel plaisir musical ! Dirigé de manière vivante et précise par Laurence Equilbey, l'Insula Orchestra restitue avec prodigalité le caractère richement évocateur de la musique de Haydn (une mention spéciale pour les volutes féériques dessinées par le flûtiste Jocelyn Daubigny), et l'on se surprend à frissonner lorsque la lumière fait irruption, par un savant effet de crescendo, au milieu des flottements du Chaos. Placés au cœur du dispositif scénique, où ils figurent des réfugiés en quête de réconfort, les excellents chanteurs d'Accentus se montrent à la hauteur du double défi qui leur est lancé, soutenus par une acoustique décidément gratifiante pour les voix.

Il en est de même pour les solistes, maintes fois mis à l'épreuve (suspension dans les airs, immersion dans le bassin...) : rien ne semble affecter le délicieux soprano de Mari Eriksmoen (Gabriel/Eve), la basse solide et généreuse de Daniel Schmutzhard (Raphaël/Adam), le timbre clair et assuré du ténor Martin Mittertutzner (Uriel). Ceux qui n'auront pas eu la chance d'y assister se rendront sur Arte Concert où la captation est proposée en replay pendant plusieurs mois. Le concert d'inauguration du 22 avril est, pour sa part, rattrapable sur Culturebox.